

AVANT-PROPOS

Le 14 juin 2006 marqua la fin de nos entretiens. À l'issue de cette ultime séance d'enregistrement, Pierre nous dit : « Envoyez-moi le manuscrit cet été, et vous savez bien que je vais tout réécrire. » Le sort a voulu qu'il en aille autrement.

Triste et difficile tâche, dès lors, que d'avoir à bâtir ce livre sans lui ; périlleux travail de rhapsode que de coudre ses paroles afin de les transmettre. Souhaitons que ceux qui ont eu le privilège d'être ses proches ou, comme moi, ses élèves retrouvent sa voix et que d'autres lecteurs découvrent un homme singulier.

Si ce livre conserve un caractère inachevé, et parfois fragmenté, il est néanmoins un condensé fidèle de l'œuvre de Pierre Vidal-Naquet : riche de très nombreux thèmes, le livre comme d'ailleurs l'œuvre elle-même sont aussi

faits de silences et d'énigmes, de reprises et d'enrichissements permanents.

Pour réfléchir à tel ou tel point de nos entretiens, d'une fois sur l'autre, je me reportais souvent à ses textes. Avec surprise, je constatais que la formulation orale réactualisait, dans leur complexité, les analyses parfois anciennes, aux mots et aux images près, comme si la répétition faisait partie aussi de sa méthode de travail – revenir, compléter, creuser, amender inlassablement. Retours incessants d'une pugnacité qui ne l'a jamais quitté. À l'évocation de tel événement ou de telle découverte, avec ardeur Pierre Vidal-Naquet s'indignait ou s'enthousiasmait, revivait, en quelque sorte, les temps forts de sa réflexion, refaisait « en direct » son chemin. Nulle pensée figée chez lui, mais un attachement à soi jamais démenti.

« J'ai pris d'innombrables détours », dit-il de sa méthode. Et, en effet, comment ne pas être frappé par le caractère inclassable de l'œuvre et de son auteur ? Depuis l'Atlantide de Platon jusqu'aux luttes anticoloniales, Pierre Vidal-Naquet n'a cessé de réfléchir en historien et de prendre position en citoyen.

Tel le taon qu'était Socrate pour ses concitoyens, il pointe les ambiguïtés et les tensions de la société grecque,

déconstruit, en somme, une Grèce idéalisée par la tradition. Cette acuité, il en fait preuve, aussi, quand il établit de façon irréfutable que Maurice Audin est mort en Algérie sous la torture, et que ce crime a été dissimulé au nom de la « raison d'État ». Avec obstination, il démonte les mécanismes du mensonge négationniste. Indigné chronique, passionné, parfois jusqu'à l'excès – à une question portant sur l'attitude de Heidegger sous le III^e Reich, il répondait inlassablement : « Heidegger, je le tue ! » –, il atteint sa cible en dépassant son émotion.

Comment chercher le vrai, s'en approcher, et ne jamais cesser de demander des comptes à la cité ? En s'acharnant sur le détail, en mettant les textes « à la question », il se révèle un enquêteur implacable. Ce qui l'anime, c'est le souci de rester fidèle à son idéal d'historien : « L'historien, cet homme libre par excellence, ne se partage pas. Même au plus vif d'une polémique, il ne peut que demeurer un historien, c'est-à-dire un traître face à tous les dogmes – théologiques, idéologiques, voire prétendument scientifiques. [...] L'historien est un praticien de la vérité. »

Dans les pages qui suivent, Pierre Vidal-Naquet évoque souvent Flavius Josèphe et les textes qu'il lui a consacrés ; en particulier celui qu'il a intitulé « Flavius Josèphe ou

du bon usage de la trahison ». Josèphe, ce Juif du 1^{er} siècle, passé dans le camp romain après les troubles qui secouent la Judée, et devenu Flavius Josèphe, l'historien de la *Guerre des Juifs* jusqu'à la chute de Massada.

À partir du personnage paradoxal de Flavius Josèphe, il a tenté de penser un usage paradoxal, fertile, de la trahison, une trahison qui n'est pas un abandon, mais un dégagement, un détachement de toute entrave. Cette notion, trempée dans la tragédie de la vie, Pierre Vidal-Naquet en a fait un objet de pensée qui l'a conduit à traverser les frontières chronologiques, disciplinaires et idéologiques. Dans ses choix et dans ses engagements politiques, il se place au côté des victimes, comme si la question : « Qui sont les miens ? » n'avait jamais cessé de l'habiter.

Sans doute est-il significatif que Pierre Vidal-Naquet, méditant sur les mauvais usages de la trahison non moins que sur les bons, ait souhaité conclure ces entretiens en évoquant les fidélités en amitié et sa propre fidélité envers son enfance, illuminée par la poésie.

Hélène Monsacré

octobre 2006